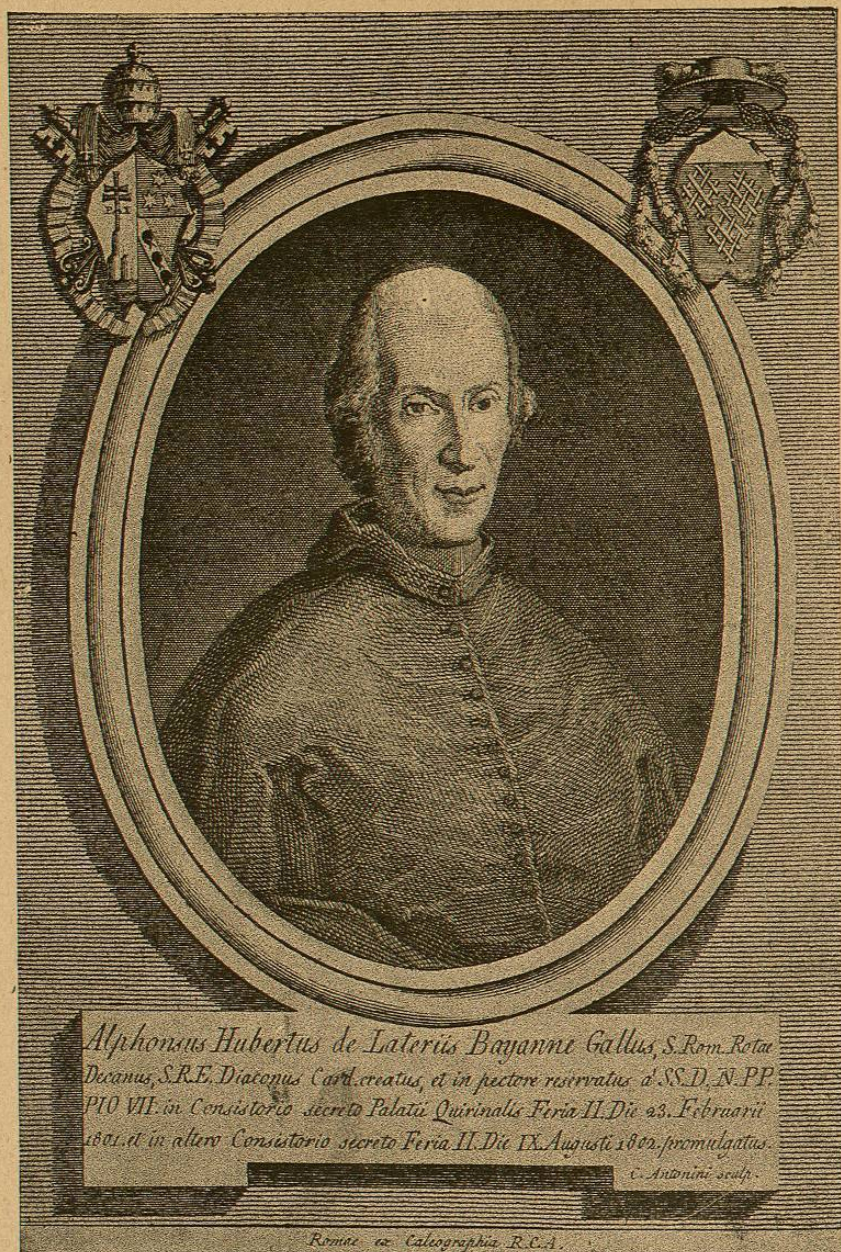


L'empereur, sorti à cheval pour chasser, fut averti de l'approche de Pie VII et vint à sa rencontre. La première entrevue eut lieu à la Croix de Saint-Hérem. L'empereur monta dans la voiture du Pape et, avec son hôte, rentra à ce château qui, moins de



dix ans plus tard, devait être une prison (1). Après s'être reposé trois jours, le Pape

poitrine; sa figure est noble et imposante, son air gracieux et affable; il a le front large, le nez aquilin, les yeux renfoncés, mais vifs, les joues creuses, les cheveux noirs et épais. Sa taille est d'environ cinq pieds quatre à cinq pouces. Il était revêtu d'une robe de laine blanche, semblable à celle des Chartreux ou des Feuillants; il avait une ceinture rouge, terminée par des glands en or; un chapeau de velours cramoisi, ayant la figure d'une gondole, la forme peu élevée; une calotte de laine blanche, avec un petit

quitta Fontainebleau et arriva à Paris le soir du 28 novembre. Il fut logé aux Tui-

bouton de même étoffe au milieu; une mosette de velours cramoisi, brodée d'hermine, avec un petit capuce par derrière; un rochet; une étole rouge et courte; des bas blancs. Ses mules sont faites en forme de pantoufles, recouvertes en velours rouge, orné de quelques fleurs; au milieu, sur le dessus du pied, est une croix en or; c'est cette partie qui est l'objet de l'adoration, lorsqu'on est admis à baiser la mule de Sa Sainteté. (Numéro du 20 mars.)

(1) D'HAUSSONVILLE, t. I<sup>er</sup>, p. 347.

leries, dans le pavillon de Flore. Le lendemain, le président du Sénat, François de Neufchâteau, puis M. de Fontanes, président du Corps législatif, lui adressèrent au nom de leurs collègues leurs félicitations. Nous ne résistons pas au plaisir de donner ici la page éloquent de l'écrivain que la France regardait alors comme son plus grand orateur.

M. de Fontanes s'exprima en ces termes :

TRÈS SAINT-PÈRE,

Quand le vainqueur de Marengo conçut au milieu du champ de bataille le dessein de rétablir l'unité religieuse et de rendre aux Français leur culte antique il préserva d'une ruine entière les principes de la civilisation. Cette grande pensée, survenue dans un jour de victoire, enfanta le Concordat, et le Corps législatif, dont j'ai l'honneur d'être l'organe auprès de Votre Sainteté, convertit le Concordat en loi nationale.

Jour mémorable, également cher à la sagesse de l'homme d'État et à la foi du chrétien! C'est alors que la France, abjurant de trop grandes erreurs, donna les plus utiles leçons au genre humain. Elle sembla reconnaître devant lui que toutes les pensées irréligieuses sont des pensées impolitiques, et que tout attentat contre le christianisme est un attentat contre la société. Le retour de l'ancien culte prépara bientôt celui d'un gouvernement plus naturel aux grands États et plus conforme aux habitudes de la France. Tout le système social, ébranlé par les opinions inconstantes de l'homme, s'appuya de nouveau sur une doctrine immuable comme Dieu même. C'est la religion qui policait autrefois les contrées sauvages; mais il était plus difficile aujourd'hui de réparer leurs ruines que de fonder leur berceau. Nous devons ce bienfait à un double prodige. La France a vu naître un de ces hommes extraordinaires qui sont envoyés de loin en loin au secours des empires prêts à tomber, tandis que Rome a vu briller sur le trône de saint Pierre les vertus apostoliques du premier âge. Leur douce autorité se fait sentir à tous les cœurs. Des hommages universels doivent suivre un Pontife aussi sage que pieux, qui sait à la fois tout ce qu'il faut laisser au cours des affaires humaines et tout ce qu'exigent les intérêts de la religion. Cette religion auguste vient consacrer avec lui les nouvelles destinées de l'empire français, et prend le même appareil qu'au siècle des Clovis et des Pépin.

Tout a changé autour d'elle; seule, elle n'a pas changé.

Elle voit finir les familles de rois comme celles des sujets; mais sur les débris des trônes qui s'écroulent et sur les degrés des trônes qui

s'élèvent, elle admire toujours la manifestation des desseins éternels et leur obéit toujours. Jamais l'univers n'eut un plus imposant spectacle. Jamais les peuples n'ont reçu de plus grandes instructions. Ce n'est plus le temps où le sacerdoce et l'empire étaient rivaux. Tous les deux se donnent la main pour repousser les doctrines funestes qui ont menacé l'Europe d'une subversion totale: puissent-elles céder pour jamais à la double influence de la religion et de la politique réunies! Ce vœu, sans doute, ne sera pas trompé. Jamais en France la politique n'eut tant de génie, et jamais le trône pontifical n'offrit au monde chrétien un modèle plus respectable et plus touchant.

Pie VII répondit avec une affabilité touchante à M. de Fontanes. A Fouché, le régicide apostat et ministre de la police, qui lui demandait comment il avait trouvé la France, le Pape répondit encore: « Béni soit le ciel! Nous l'avons traversée au milieu d'un peuple à genoux. Que nous étions loin de la croire en cet état! »

Enfin, parut le jour du sacre. Nous n'en raconterons point les détails, qui semblèrent avoir été préparés un à un pour humilier le Pape et amoindrir son rôle.

Ici encore, nous laisserons parler celui qui, sans en être le témoin, fut le confident des douleurs intimes du Pontife.

Je ne parlerai point, écrit Consalvi, de tout ce que le Pape eut à souffrir dans la capitale par rapport au décorum. Je ne dirai pas non plus l'entrée nocturne et silencieuse dans Paris, pour cacher aux yeux de tous l'empereur à la gauche du Pape; (il était forcé de laisser la droite au Saint-Père, puisqu'il se trouvait dans sa propre voiture.) Je tairai encore comment et pourquoi, le jour du sacre, Napoléon fit attendre Sa Sainteté une heure et demie, assise sur le trône auprès de l'autel; comment se passa cette cérémonie elle-même, si différente de tout ce qui avait été réglé et convenu; je ne dirai pas que l'empereur se couronna lui-même, après avoir brusquement saisi la couronne sur l'autel, avant même que le Pape étendit la main pour la prendre; je ne dirai pas qu'au diner impérial de ce jour, donné en présence de tous les grands Corps de l'État, on mit le Pontife au troisième rang à la table où se trouvaient l'empereur, l'impératrice et le prince électeur de Ratisbonne; je ne parlerai pas non plus du second couronnement, qui eut lieu au Champ de Mars, contrairement à la parole jurée; de la manière dont Bonaparte — quoiqu'il fût chez lui — prit la droite de Sa Sainteté dans toutes les occasions où il se montrait publiquement avec Elle, et du peu de



respect avec lequel il la traita. Il ne lui accorda jamais ces témoignages de vénération que tant de grands rois et d'empereurs avaient été fiers de rendre aux Souverains Pontifes. Enfin, je tairai les humiliations dont Pie VII fut abreuvé pendant tout le temps de ce douloureux séjour. La mémoire et la plume se refusent à de semblables narrations.

Je n'ai fait qu'énumérer ces souffrances, afin qu'on saisisse bien ce qu'il fallut au Pape de vertu, de modération et de bonté pour suivre les magnifiques exemples d'abaissement que révéla et prodigua le Dieu dont Pie VII était le Vicaire ici-bas. Mon but encore était d'exposer une conduite que je ne me permettrais pas de qualifier, car je ne pourrais pas le faire de sang-froid et avec la dignité convenable.

Comme on sent dans cet abrégé et sous cette émotion contenue combien le fidèle ministre fut sensible aux manques de procédés dont son maître fut victime. Mais ce qu'il ne dit pas, c'est l'incident qui se produisit, la veille de la cérémonie, et qui contraria vivement l'empereur.

L'impératrice Joséphine, voulant se donner une garantie de plus, en prévision des éventualités d'un divorce que les frères de Napoléon lui conseillaient déjà, avait la veille informé le Pape qu'elle n'était pas mariée religieusement avec l'empereur. Pie VII fut atterré de cette confidence; il ne pourrait, lui dit-il, à son grand regret, la sacrer en même temps que son époux si, d'ici là, ils n'avaient été mariés par un prêtre. Grande fut la colère de Napoléon, quand il connut la démarche de Joséphine et la résolution du Pape. Comprenant vite toutefois à quel point celle-ci était inébranlable, il céda. Dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 décembre, le cardinal Fesch, ayant pour témoins Talleyrand et Berthier, d'autres disent Portalis et Duroc, maria secrètement l'empereur dans la chapelle des Tuileries.

Il serait injuste de conclure, en dépit de ces petits incidents, que le voyage de Pie VII n'ait pas eu d'excellents résultats. Rappelons ici les principaux.

D'abord les évêques constitutionnels, au nombre de dix ou douze, les curés et autres ecclésiastiques de tous Ordres qui jusque-là avaient ouvertement résisté aux volontés du Pape, à peine furent-ils en présence du

saint Pontife, que toute leur morgue tomba et se fondit au doux rayonnement de ce cœur de père. La plupart renoncèrent au schisme et prononcèrent une rétractation explicite que personne n'avait encore pu obtenir.

D'autre part, l'empereur avait dit au Pape de lui remettre un mémoire sur les demandes qui pouvaient intéresser le Saint-Siège. Pie VII fit rédiger ce mémoire et le donna à l'empereur, qui le communiqua à Portalis pour être examiné.

L'avocat sut si bien embrouiller l'affaire que dans un long rapport où il invoquait le témoignage de d'Alembert, et citait une lettre de Louis XIV, il poussa l'empereur — qui ne demandait sans doute pas mieux — à différer ou à refuser les suppliques du Pape.

Ce fut pourtant à cette occasion que furent rétablis et officiellement reconnus les instituts des Filles de la Charité et des Lazaristes, le Séminaire des Missions étrangères, le Séminaire du Saint-Esprit, etc. L'église Sainte-Genève, devenue le Panthéon, fut aussi réclamée et rendue plus tard au culte.

Restait la question relative à la restitution des domaines enlevés au Saint-Siège. Le cardinal Caprara fut chargé de présenter un mémoire sur ce sujet; là encore, l'empereur se déroba, alléguant pour raison qu'il n'avait pas la puissance de rien retrancher à un empire qui était le prix de dix années de guerres sanglantes. Ajoutons toutefois que le rapport de l'empereur remis au Pape le 11 mars 1805 est empreint d'une grande modération et reconnaît des vérités importantes. Qu'on en juge par ce passage :

L'empereur a toujours pensé qu'il était utile à la religion que le Souverain Pontife de Rome fût respecté, non seulement comme chef de l'Église catholique, mais encore comme souverain indépendant. Dans tous les temps, l'empereur regardera comme un devoir de garantir les États du Saint-Père et de lui procurer, dans les guerres qui pourront encore à l'avenir diviser les États chrétiens, une tranquillité entière et assurée. Le siècle qui vient de finir et celui qui l'a précédé ont été funestes à la puissance temporelle du Saint-Siège.

La puissance spirituelle a reçu encore de plus fâcheuses atteintes. Dieu a permis qu'un grand nombre de peuples osât avec succès rompre tous les liens de l'obéissance, et parmi ceux qui n'ont pas été séparés, plusieurs ont écouté avidement les maximes qui tendaient à détruire tout sentiment de religion et à ébranler même les principes de la morale humaine. Le désordre allait croissant, et tous les genres de mécréance étaient en honneur, lorsque Dieu, pour accomplir ses desseins, a suscité l'empereur. Il a d'abord, par le crédit de son exemple, arrêté le torrent des opinions dominantes. Il a fait éclater hautement sa reconnaissance envers Dieu, l'auteur de ses victoires, et à peine a-t-il été investi du suprême pouvoir, qu'il a ouvert les temples, relevé les autels : par ses soins, 30 millions de catholiques sont revenus à l'obéissance envers le chef visible de l'Église de Jésus-Christ.

Le mémoire finissait par cette déclaration éloquentte :

Toujours fidèle au plan que l'empereur s'est fait dès le principe, il mettra sa gloire et son bonheur à être un des plus fermes soutiens du Saint-Siège et un des plus sincères défenseurs de la prospérité des nations chrétiennes. Il veut qu'on place au premier rang des actions qui ont jeté de l'éclat sur sa vie le respect qu'il a toujours montré pour l'Église de Rome et le succès des efforts qu'il a faits pour lui réconcilier le cœur et la foi de la première nation de l'univers.

Malheureusement, ces belles paroles n'étaient que des paroles, et les faits que nous aurons à raconter bientôt les démentiront sur plus d'un point. Mais, remarque ici avec beaucoup d'à-propos Artaud de Montor, « dans Napoléon on retrouve toujours deux hommes distincts, quand il s'agit de traiter les affaires religieuses. D'abord un esprit juste, prompt, facile, net, sachant demander un conseil sur un genre d'études et de politique qu'il n'a pas étudié, recevant avec bonne grâce une direction salutaire et la suivant de toute la force qui accompagne une intime conviction; ensuite, un esprit inquiet, livré à un fol orgueil, d'une érudition mal assurée, portant envie à la mission des prêtres, et se croyant

humilié de ce que l'empereur n'est pas, dans ses loisirs de batailles, le Pontife de la nation comme il a été le régulateur suprême des opérations de l'armée. »

C'est encore sous l'empire de ce même sentiment que Napoléon, jaloux peut-être de l'enthousiasme des foules sur le passage du Pontife, s'écriait : « Ils feraient bien une lieue pour me voir, mais ils en feraient vingt pour être bénis par le Pape. »

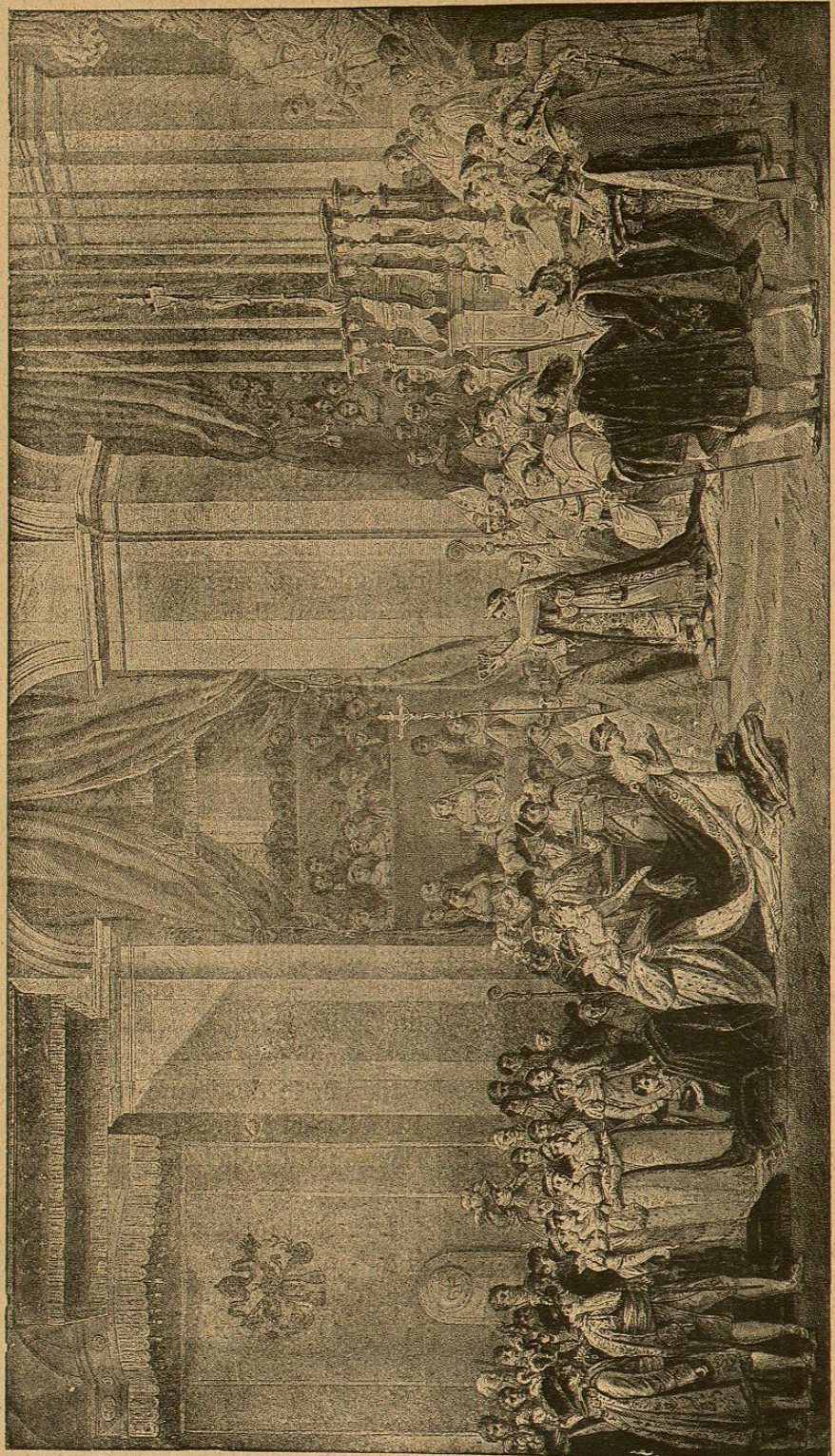
Cet enthousiasme, le peuple de Paris, que l'on dit si blasé, le manifestait en toutes occasions, comme les populations naguère visitées par le Pontife. On vit ces mêmes hommes qui, dix ans plus tôt, avaient fléchi le genou devant la déesse Raison, se jeter aux pieds du Pape pour être bénis. Plusieurs fois, Pie VII dut se montrer au balcon du pavillon de Flore pour satisfaire la dévotion de foules qui se renouvelaient sans cesse, remplissant l'air de chants et d'acclamations.

Lorsque le Pape se rendait aux églises de Paris restituées au culte, sa présence amenait chaque jour une assistance compacte. La foule le suivait de même dans les visites qu'il fit aux musées et aux édifices publics. Tous s'approchaient, tous voulaient le voir, tous voulaient recevoir une bénédiction. Une seule fois, c'était, — croyons-nous dans une grande imprimerie, — tandis que tous les fronts s'abaissaient sous la main bénissante du Vicaire de Jésus-Christ, celui-ci remarqua un homme à la figure morose qui cherchait à tourner le dos et ne se découvrait pas. Pie VII s'en aperçut : « Ne fuyez pas, Monsieur, lui dit-il, la bénédiction d'un vieillard porte bonheur. »

Le mot fit fortune; répété dans tout Paris, il montra, comme le disaient les beaux esprits d'alors, que le vieillard du Vatican était à la hauteur!







CÉRÉMONIE DU SACRE A NOTRE-DAME DE PARIS (Tableau de David.)



PIE VII (1)

### CHAPITRE III

#### LA PERSÉCUTION

**IX. RETOUR DE PIE VII A ROME — INCIDENTS DU VOYAGE — CADEAUX ÉCHANGÉS — MARIAGE DE JÉROME BONAPARTE — AUSTERLITZ — INJUSTE OCCUPATION D'ANCONE — PROTESTATION DU PAPE — ROLE DU CARDINAL FESCH — LETTRES DE NAPOLEON**

France. D'autres assurent qu'un grand officier de l'empire, dont Pie VII n'a jamais voulu révéler le nom, vint un jour lui proposer, ou d'habiter Avignon, ou de se fixer à Paris.

On a souvent répété que Napoléon avait conçu la pensée de garder le Pape en

Dans cette dernière hypothèse, le palais archiépiscopal, qui s'élevait alors au chevet de Notre-Dame, fût devenu le palais papal.

(1) Ce portrait de Pie VII assis dans un fauteuil fut exécuté, en 1804, par le célèbre peintre David. Le Pape occupait alors un appartement considérable

aménagé pour lui aux Tuileries. On sait que Napoléon songeait déjà à lui bâtir un palais sur la rive gauche de la Seine, qui fut plus tard la Cour des Comptes, remplacée aujourd'hui par la gare dite d'Orléans.